

renoncer à cette âpre consolation. Enfin, son correspondant l'avait impérieusement retenu à l'École, comme un ordre suprême de son père.

Toutefois la convalescence accomplit son cours. La veuve se laissa habiller, rapprit à marcher, à vivre dans ses crêpes.... redemanda ses cigarettes. Elle consentit à recevoir le prince Hassan, qui apportait ses compliments de condoléance, après avoir fait prendre chaque jour des nouvelles. Maritza retrouva son sourire pour accueillir le fiancé dont la visite fut naturellement courte et grave.

A cette heure, nul ne se souvenait des scènes qui avaient précédé le lamentable événement. Mademoiselle elle-même affectait l'oubli de tout conflit, fort aise au fond, qu'une autre assumât la pénible charge de consolatrice. Par exemple, elle comptait bien se rattraper plus tard.

Une nouvelle semaine avait passé. Maritza n'avait pas revu son fiancé. Au lendemain de sa première visite, un billet du prince leur avait annoncé son départ subi pour Constantinople, où l'appelait le grand vizir. La fillette attendait impatiemment le retour, qui ne pouvait tarder, lui semblait-il.

Une après-midi, madame de Sorgues, réfugiée sous le vérandah de sa chambre, causait tristement avec les jeunes filles. Mademoiselle lisait un journal. Elli survint pour demander à sa maîtresse la permission d'introduire le chancelier. Sur un signe d'acquiescement, la servante fit entrer M. de Riez. Il tenait sous son bras un assez volumineux rouleau de papiers.

La mine du nouveau venu dénotait une extrême préoccupation, due certainement à toute autre cause qu'à la gêne d'une visite de condoléances plusieurs fois renouvelée.

Quand il se fut assis près de la chaise longue, il attendit quelques minutes, comme s'il hésitait à aborder le véritable objet de sa démarche. Il se décida pourtant.

— Chère madame, j'ai différé le plus possible à venir vous distraire de votre douleur, pour appeler votre attention sur des questions matérielles.... toujours si pénibles en pareille circonstance.... particulièrement insupportables pour vous.... je le sais.... mais je ne puis reculer d'avantage.... Il faut enfin que je vous tienne au courant....

Tiomane et Mademoiselle, pressentant quelque entretien confidentiel, se levèrent discrètement.

— Non, non, restez donc, dit la veuve ; je n'ai pas de secrets pour vous, mes pauvres chères....

Le chancelier appuya ces paroles d'un regard encourageant.

— Sans doute, ajouta-t-il, madame de Sorgues a raison, mesdemoiselles, de réclamer à cette heure, auprès d'elle, tous ses dévouements.... dont elle n'aura jamais eu plus besoin....

L'institutrice et Tiomane reprirent leurs places. Maritza, par un mouvement de crainte instinctive, saisit la main de sa mère qu'elle garda. Le chancelier poursuivit :

— Vous me comprenez, n'est-ce pas chère madame ? il s'agit de vos affaires....

La veuve interrompit par un geste de fatigue.

— Je vous en prie madame, continua-t-il d'une voix pressante, il faut vous résigner à m'entendre, à juger, à résoudre. Il le faut absolument..